

La folie de Dieu
Parcours dans les graphies du vide divin
Sylvie Germain, *Mourir un peu*, Desclée De Brouwer, 135 p.
Josée Leclerc

Numéro 184, mai-juin 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, J. (2002). La folie de Dieu : parcours dans les graphies du vide divin / Sylvie Germain, *Mourir un peu*, Desclée De Brouwer, 135 p. *Spirale*, (184), 30-31.

LA FOLIE DE DIEU : PARCOURS DANS LES GRAPHIES DU VIDE DIVIN

MOURIR UN PEU de Sylvie Germain
Desclée De Brouwer, 135 p.

PARTIR, le mot est inscrit, comme pas de départ. Partir, non pas pour, ni même vers, si en cela on s'attendait à quelque décision volontaire. La destination en tant que telle n'est pas l'objet du parcours auquel nous convie Sylvie Germain dans *Mourir un peu*, ni du reste l'initiative ce qui le guide. Initiation? Peut-être. Seul importe le mouvement même. « *Dès avant notre naissance [...], nous sommes en partance; en partance pour la vie, et déjà en mourance puisque les deux mouvements sont liés [...].* » Destination, ou mieux, destinée qu'on ne saurait choisir. Il est bien question d'inéluctable dans ce beau livre que nous propose Germain : la vie, la mort; l'amour, la mort. « *L'enjeu est extrême* », pose d'emblée Germain, avec toute la lucidité qui caractérise son écriture. Car il faut d'entrée de vie « *nous arracher aux eaux des limbes* ». Rupture, déchirure, violence qui rappellent celles du *Livre des nuits* et de *Nuit-d'ambre*, autant de pertes et de renoncements qui jalonnent ce parcours dans les « *géographies du vide divin* ». Car le propos de l'auteure, pas plus que dans ses textes antérieurs, ne fait dans la facilité : il s'agit de poser « l'énorme question » de l'existence de Dieu. Question insondable, reconnaît-elle avec acuité, qu'il est justement question ici de ne pas escamoter. Non pas pour l'expliquer, ce serait antinomique à l'esprit de la quête. La réflexion de Germain est un parcours tracé selon deux voies, intimement liées, sans doute indissociables pour celle qui les emprunte : *l'aventure de la partance* est quête spirituelle, elle met sur le chemin du mystère de Dieu.

Seul le paradoxe permet de penser un tel objet et de l'écrire, Germain l'a heureusement fort bien *pisté*. Fixer la question, c'est ne plus être en partance, ni en mourance. Il faut perdre le chemin — Germain convoque ainsi Blanchot —, mais elle nous conduit d'abord sur quelques « *Chemins sans issue* », ceux qu'empruntent Ivan Karamazov et le bourreau dans le récit éponyme de Pär Lagerkvist. Eux pour qui le mal, l'injustice, la souffrance et la misère du monde sont intolérables, eux dont le courage et la persévérance sont exemplaires et louable l'humanisme, ceux-là « *rendent leur billet à Dieu* » tant le prix pour entrer dans son obscur Royaume leur paraît démesuré, voire scandaleux. Ce choix, Germain l'interroge : « *Ce courage et cette obstination sont-ils suffisants pour garantir la validité de la conclusion?* » En lieu de quoi, et selon une formule

dont l'exigence se mesure difficilement, Germain nous enjoint de ne pas sous-estimer la « *folie de Dieu* ».

L'exigence de la quête

Pour suivre ses voies impénétrables, il faut « *opérer une véritable "révolution copernicienne" sur le plan spirituel* », il faut « *accepter de faire perdre le nord à notre raison férue de logique, de clarté et de preuves* », tolérer « *un arrachement de la pensée à ses vieilles habitudes* » et improviser « *des modes d'investigation inédits* ». Lisant cela, et contre toute attente, l'entreprise de Germain m'apparaît soudainement très « *postmoderne* ». Et elle est « *absolument moderne* » (Rimbaud). Rien de surprenant, me dis-je, compte tenu de l'exigence même de la quête : n'y a-t-il pas nécessité de penser une question impénétrable, celle de l'existence de Dieu, un objet, dirait Derrida, qui « *ne peut être que pensé* »? D'où le sens et la direction du propos : « *La partance ne fait que (re)commencer.* » Et c'est qu'elle ne peut que (re)commencer, mue par l'impossibilité de l'atteinte à jamais de la chose en soi.

Or, virevolte, volte-face inattendue : et si, demande Germain, le mystère du Dieu inconnu était, à l'instar de l'énigme de *La Lettre volée*, « *d'une simplicité confondante, d'une clarté aveuglante, d'une évidence trop flagrante* »? S'il se donnait à voir et à penser là où on s'y attendait le moins? À partir du postulat d'un voile dû à un « *"trop-plein" de simplicité* » — on reconnaîtra la lecture lacanienne —, Germain présente, l'un à la suite de l'autre, cinq paradoxes dans autant de courts textes susceptibles de mettre en déroute mes certitudes momentanées. Certes, que des segments de *La Lettre volée* soient repris dans Paradoxe I, Paradoxe II et Paradoxe III, à première vue, étonne un peu, comme si l'exemple était trop beau et servait le propos avec un peu trop d'aisance. Mais, comme ceci se produira souvent à la lecture de *Mourir un peu*, nos manies de penser seront confondues. La facilité, s'il en est, s'estompe rapidement lorsqu'il s'agit de considérer la possibilité que Dieu, à l'instar du ministre de la nouvelle de Poe, puisse lui aussi être « *un flambeur* ». Dieu, dans un retournement en doigt de gant, « *évacuant sa Toute-Puissance* ». Comment, dès lors, croire en lui? Comment croire s'il n'y a rien, pas le moindre signe de divinité?

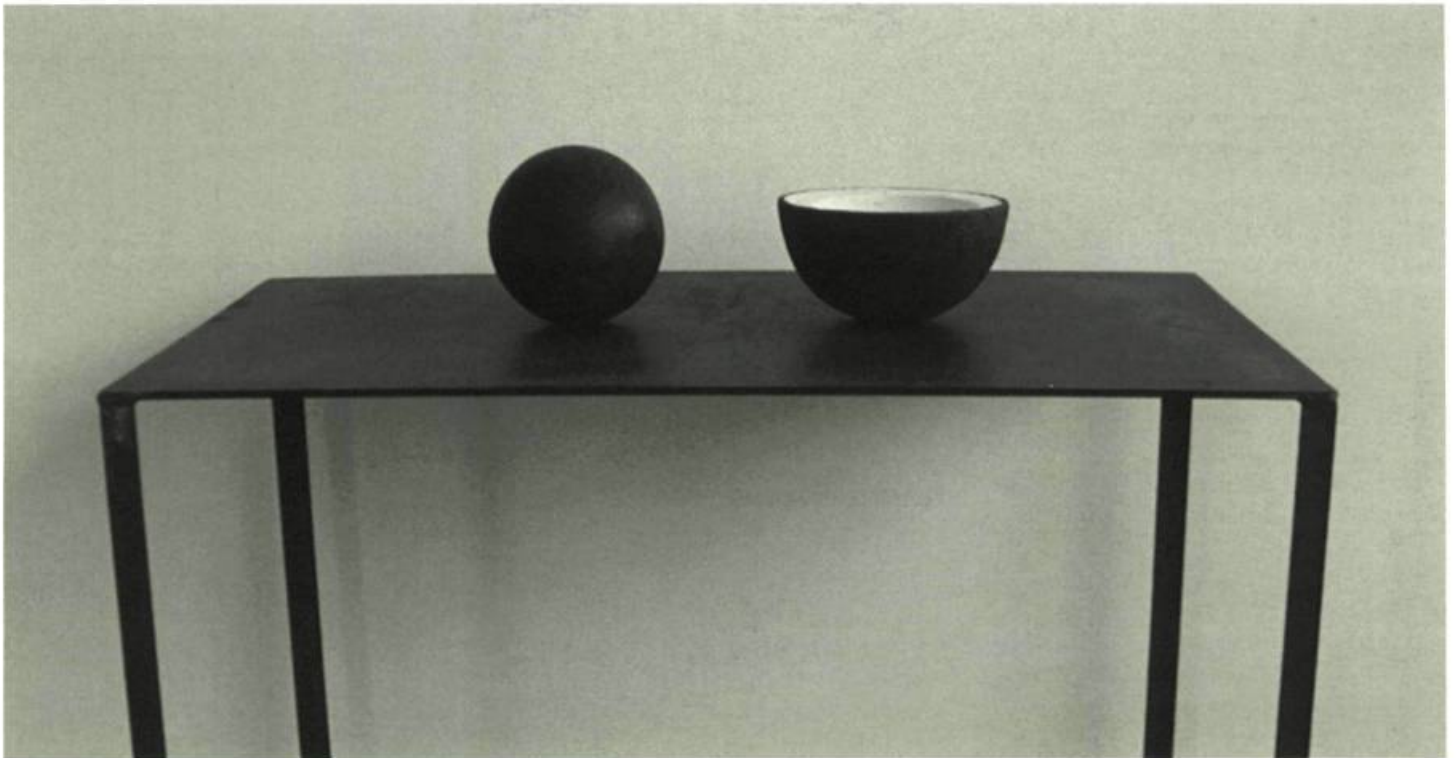
C'est le thème de la foi que Germain aborde dans toute sa complexité, non sans

reconnaître la difficulté, conceptuelle, affective, que cela représente pour l'humain. Dans « *Douceur exquise de l'abeille* », le cinquième paradoxe, Germain raconte l'histoire de Jésus, Jésus qu'on prend, « *et c'est compréhensible, dit-elle, pour ce qu'il s'obstine à paraître : un homme, rien qu'un homme sans pouvoir ni défense, un simple mortel dont le corps saigne et ploie sous les coups, la douleur et que l'angoisse accable à l'instant d'expirer* ». Si, devant l'obstination de Dieu, voire devant sa « *folie* », on était porté à le prendre pour ce qu'il n'est pas, il y a pire, induit paradoxalement l'auteure de *Mourir un peu*, à savoir « *le refus [des humains] que Dieu ne soit que cela* ». Devant l'absence apparente de sa toute-puissance, on lui reprocherait de n'être rien — cuisante blessure à notre narcissisme. Devant quelque manifestation autre, on lui reprocherait de se prendre « *pour* » un autre — de nouveau, cuisante blessure à notre narcissisme. En suivant à la trace ou à la lettre le propos de Germain, force nous est d'avoir à penser l'impensable, à savoir que « *L'ex-expression divine transite par le mutisme d'un cadavre* ». Au-delà des apparences, il y aurait soudain rencontre forcée avec l'altérité, le radicalement autre, l'étranger même que l'on ne saurait considérer.

« *L'ex-expression divine transite par le mutisme d'un cadavre.* » Moi qui n'en suis pas un, me voilà pourtant réduite au silence devant l'exigence de cette phrase, devant ce trop de vérité — non pas la vérité. Sa puissance de résonance ferait « *loi de gravité* », dans le sens de ce qui intime au recueillement, au silence, comme devant un mort. Que peut-on « *ajouter* », devant un mort et qui plus est lorsqu'on est, soi, vivant? N'est-ce pas à ce moment précis, certes, fugitivement, certes, temporairement, peut-être même comme transfigurée, que la vérité de l'écart nous apparaît à la fois dans sa fulgurante obscénité et dans son impensable « *évidence* » — ce qui nous touche au plus profond de notre être vivant mais déjà en mourance? Comment aurait-on dans ces moments l'audace de « *croire* » qu'on pourrait en dire quelque chose? Peut-être dans ces moments fugaces ne peut-on que rendre grâce.

Au sujet de la foi

Avoir la foi, dit-on. Mais c'est loin d'être un « *avoir* », selon moi, qui du reste ne l'ai pas.



Bodegón de Miguel A. Berlanga, 2000

DR

Cela, Germain le fait simplement, humainement, ressortir. Ouvrir les textes, selon le conseil de Péguy¹, laisser les histoires *prendre vie*, leur donner un certain éclairage, une certaine lumière qui met en relief les aspérités, et elles sont profondes, du mystère de Dieu, c'est là le parcours auquel Germain nous convie. De vieilles histoires, toujours et encore, des histoires de poussière, de sécheresse et de sang « plus âcre que du fiel sur la terre », des histoires si dures et si cruelles qu'on en ressent la blessure, plutôt, qu'elles ravivent la blessure qui habite en nous, au plus creux de notre être, au plus profond de nos cœurs. Des histoires si dures et si cruelles qu'on en ressent la violence, plutôt, qu'elles ravivent la violence qui habitent en nous, au plus creux de notre être, au plus profond de nos cœurs. Mais dans cette blessure, dans cette violence, il y a la lumière, il y a la beauté, quelque chose nous éblouit soudain ou nous enveloppe doucement, tendrement, sans que l'on s'en soit rendu compte. Une présence, moins qu'une voix, un souffle. « *Reste avec nous car le soir tombe* », disent à l'étranger les disciples en « *dé-route* » à la suite de la mort de celui qu'ils ne reconnaissent pas et qu'ils prennent « pour » un autre. Mais sans doute l'avaient-ils aussi bien reconnu, si ce n'est à *partir*, justement, de leur violence, de leur peine et de leur cœur souffrant. Ressentir, éprouver, c'est bien là le drame de l'humain. Tout comme celui d'avoir la pleine liberté du baume avec lequel il panse ses plaies, des mensonges qu'il raconte ou des croyances qu'il se raconte.

Germain nous livre des histoires de poussière et de sang, et ouvre ces questions qui justement nous concernent, toujours les mêmes, de génération en génération, dira-elle, mais qu'il revient à chacun de déchiffrer « *pour la première fois* ». Pas de morale, ou si peu, pas de réponse; une ré-flexion, une in-flexion, devant des questions terribles « *qui nous saisissent au vif de la conscience et des entrailles* ». Celles-ci, par exemple : « *Dans quel espace mental est-ce que je me situe, quelles valeurs ai-je choisies, quelles lois intérieures me suis-je données, quels liens ai-je établis avec les autres? [...] Suis-je là où je prétends me trouver?* » « *Où es-tu?* », c'est la question de Dieu, celle qu'elle nous pose. Ouvrir le texte des histoires des Écritures, c'est bel et bien rencontrer l'humain.

Celle qui marche

Il est question de pas mais aussi de pieds. Les prophètes sont des marcheurs, le Christ un vanu-pieds qui laisse une pécheresse lui laver les pieds, les envelopper dans ses cheveux, les caresser, qui laisse le bourreau lui enfoncer un clou dans chaque pied. Ces pieds auxquels on prend ici le temps de s'attarder pour en dire la beauté, pour en reconnaître la valeur, ces pieds m'en rappellent d'autres : ceux de *La Gradiva*, celle qui va, celle qui marche; celle dont la démarche aura d'abord fasciné Norbert Hanold, le personnage de la nouvelle de Jensen, puis Freud² à son tour, tant il y avait dans cette histoire-là matière à dénouer l'impasse, à résoudre l'énigme et à

l'expliquer. Le vide, de la différence, du sexuel et de la mort, se trouvait ainsi comblé dans l'allégresse, dans la légèreté du pas de la jeune femme, l'amour d'enfance retrouvé. Momentanément, du moins, jusqu'à ce que l'au-delà du principe de plaisir prenne le pas et exige de Freud qu'il en rende compte.

Germain serait celle qui marche, qui poursuit son chemin inexorable sans se défilier, telle une Gradiva qui sait où elle pose le pied, c'est-à-dire qu'elle sait qu'elle ne sait pas d'avance où cela mènera. « *Une aventure à risquer*, écrit-elle, *sur des sentiers impossibles*. »

Mot de la fin

Re-mise en mémoire d'histoires que j'avais oubliées, ou refoulées, le livre de Germain m'a donné à réfléchir. C'est déjà un bien beau don. En prime, l'envie de taire toutes les voix (des exigences) inutiles, celles qui ne sont pas paisibles. « *Dieu habite où on le fait entrer*. »

JOSÉE LECLERC

1. « *Si nous n'étions pas abrutis, mon enfant, par des années et des siècles et des générations de catéchisme [...], si nous prenions tous les textes, tous les grands textes, et comme nous ne les prenons pas [...], dans leur plein, dans leur large, dans toute leur crudité, dans tout ce qu'ils ont saisi [...], nous serions, mon ami, nous serions épou-vantés de ce texte.* », Ch. Péguy, « Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle », in *Œuvres en prose complètes*, t. III, Gallimard, Paris, 1992, cité par S. Germain, p. 79.
2. Sigmund Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 1986.